

1<sup>ère</sup> Lecture : Exode 32,7-11.13-14I. Contexte

Après avoir scellé d'un sacrifice l'Alliance établie entre le Seigneur et Israël sur l'observance de la Loi, Moïse gravit la montagne du Sinaï, pour étudier la Loi sous l'inspiration de Dieu, et savoir comment l'enseigner au peuple ; ce qu'il apprendra principalement, c'est tout ce qui regarde le Tabernacle, car le peuple doit devenir le Temple de Dieu. Mais le séjour de Moïse sur la montagne, Israël le trouve trop long, il s'impatiente, décide de se passer de lui, et se donne une présence de Dieu qui soit à ses goûts, manifestant par là ce qu'il est au fond du cœur : charnel et pécheur. Il oblige Aaron à lui fabriquer un veau d'or qui évoque la jeunesse, la richesse et la puissance du Seigneur. C'est l'idolâtrie, péché qui consiste à se représenter Dieu tel qu'on se l' imagine, et que l'on vénère dans le but de capter sa puissance et d'obtenir ce que l'on désire. Israël s'était laissé entraîner à ce péché en Égypte, mais ici il le commet de sa pleine volonté et en connaissance de cause. Il est tombé dans le paganisme.

Si nous avons le temps d'analyser ce péché du veau d'or, nous verrions qu'il est la répétition du péché originel, comme l'avait été le péché des hommes de la Tour de Babel. Ainsi, il venait d'être mis en garde par la Loi qui interdisait de faire des images de Dieu, comme Adam avait aussi été averti par l'ordre de Dieu de ne pas manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. C'est pourquoi la réaction du Seigneur est identique ici et là : de même que Dieu chasse Adam du paradis puis le reprend en vertu de la promesse d'un Sauveur, ainsi Dieu se sépare d'Israël puis le reprend grâce à l'intercession de Moïse.

II. Texte1) Menace de Dieu exprimée à Moïse (v. 7-10)

- v. 7 : « Ton peuple s'est perverti, lui que tu as fait monter de la terre d'Égypte ». Dieu ne dit plus comme auparavant « mon peuple que j'ai fait monter », il se désolidarise d'Israël, car un peuple qui choisit le péché ne peut plus être son peuple. Il attribue cependant encore à Moïse l'appartenance du peuple, parce que Moïse en fait partie et en est le chef, d'où : « ton » peuple.
- v. 8 : « Ils n'auront pas mis longtemps à quitter le chemin que je leur avais prescrit », littéralement « ils se sont détournés hâtivement du chemin que je leur ai commandé ». Dieu explique pourquoi il est irrité : Israël a librement rejeté la Loi qu'il avait promis d'observer, et qui est le chemin menant à Lui. Son péché est qu'« ils se sont fabriqués un veau de métal fondu ». Il s'agit d'un des dix commandements, mais enfreindre un seul commandement, c'est détruire toute la Loi (Jc 2,10-11). « Et ils ont dit : Voici tes dieux, Israël ». Le péché d'Israël n'est pas simplement l'idolâtrie comme celle commise en Égypte, c'est l'idolâtrie envers YHWH, le Nom révélé, l'idolâtrie qui voit le Seigneur semblable « aux dieux » (au pluriel), c.-à-d. composé et palpable, comme l'était le veau d'or. C'est ce qui arrive toujours, lorsque l'on se fait de Dieu une idée à soi. On peut donc être idolâtre en disant que l'on croit au vrai Dieu.
- v. 9 : « J'ai vu ce peuple ». C'est pire que de dire à Moïse « ton peuple ». Comme on le verra à la fin du v. 10, Dieu entreprend de désolidariser du peuple Moïse qui n'a pas péché. Ce terme dédaigneux « ce peuple » souligne deux choses : d'abord que le péché détruit l'Alliance, le lien d'appartenance mutuelle ; ensuite que la responsabilité du péché revient seulement à l'homme. Le pécheur, en effet, à cause du péché qui l'aveugle et à cause des conséquences du péché qui l'affligent, attribue en partie à Dieu la

responsabilité de son péché, notamment en trouvant des excuses à son péché. Par exemple : Adam dit qu'il a péché à cause d'Ève que Dieu lui a donnée (Gn 3,12) ; Saül attribue sa désobéissance au retard de Samuel (1 S 13,8-15).

Les excuses que l'homme trouve à son péché portent sur les circonstances du péché, mais aussi sur ses conséquences :

- a) Circonstances du péché, à savoir la tentation et son objet. Ainsi, pour Adam, c'est l'arbre de la connaissance, et ici le retard de Moïse, qu'Israël voit comme son propre abandon. C'est aussi l'excuse de la faiblesse naturelle de l'homme dont Dieu, pense-t-il, ne tient pas compte, et à laquelle il n'a pas donné son aide.
- b) Conséquence du péché, à savoir le châtement estimé exagéré. Ainsi, les misères de toute l'humanité alors qu'Adam, seul, a péché ; et ici le rejet du peuple pour la fabrication d'une statue. C'est aussi l'excuse de l'inefficacité du pardon de Dieu, puisqu'elle n'empêche pas de retomber dans le péché.

« Peuple à tête dure », littéralement « peuple dur de nuque ». Cette expression, uniquement appliquée à Israël endurci, se retrouve 8x dans l'Ancien Testament (Ex 32,9 ; 33,3.5 ; Dt 9,6.13 ; Si 16,10-11 ; Ba 2,30) et 1x dans le Nouveau Testament (Ac 7,51 avec « incirconcis de cœur et d'oreilles »). Elle exprime l'attitude qui empêche toute communion avec Dieu, l'infirmité que seul le pardon de Dieu peut guérir, l'obligation imposée à Dieu de tenir compte des mérites, le refus d'écouter le Seigneur et de se repentir, la résistance invétérée au Saint-Esprit ; c'est pourquoi, cette attitude insolente attire la colère de Dieu (Si 16,11). Tel est le péché du veau d'or, commis après les bienfaits divins de la délivrance d'Égypte, de la marche d'Israël jusqu'au Sinaï, de l'Alliance et du don de la Loi.

- v. 10 : « Maintenant, laisse-moi faire », littéralement « À présent fais-moi reposer », c.-à-d. laisse-moi triompher et mettre de l'ordre. C'est une sorte de permission que Dieu demande à Moïse, afin que celui-ci trouve une autre solution que la sienne. Mais, avant d'en examiner le sens, voyons la solution que Dieu se propose de prendre. Elle est double : anéantir Israël, et faire de Moïse une grande nation (promesse faite à Abraham : Gn 12,2). Cette solution que Dieu fait dépendre de la permission de Moïse signifie deux choses :

- a) Elle est la seule possible du côté de Dieu : sa sainteté et sa justice, qui ne tolèrent pas le péché, exigent l'extermination du peuple, et la continuité de son Plan de Salut pour toute l'humanité demande le choix d'un nouveau peuple issu de Moïse qui n'a pas péché.
- b) Elle suggère qu'une autre solution est possible ; celle du côté de l'homme, sinon Dieu n'aurait pas dit « laisse-moi faire ». De fait, nous verrons, dans la deuxième partie, que Moïse a trouvé une autre solution, celle d'intercéder auprès de Dieu, mais intercéder de façon à satisfaire les droits de Dieu et à sauvegarder son Plan de Salut. Peut-être Moïse a-t-il songé à une situation semblable, celle où Abraham avait intercédé pour les impies à cause des justes présents dans Sodome (17<sup>e</sup> Ordinaire C).

## 2) Intercession de Moïse pour la gloire de Dieu (v. 11-14)

- v. 11 : « Moïse apaisa le visage du Seigneur », mais littéralement le verbe est contraignant : « il rendit malade » [piel de הָקָה], c.-à-d. il indisposa le Seigneur (Septante : « il supplia » [δέομαι] ; Vulgate : « il pria » [orare]) au moyen de la prière. Dans cette intercession, Moïse n'avance aucune excuse au péché d'Israël : il est parfaitement d'accord avec la colère de Dieu et avec la terrible solution qu'Israël a justement méritée. Il y a aussi qu'il doit en rester au point de vue de Dieu à l'égard d'Israël, mais

dans ce cas, le peuple est perdu. Alors que fait-il ? Il affirme que la perte d'Israël rejaillirait sur Dieu et déshonorerait sa gloire divine. Telle est la solution que Moïse a trouvée et qu'évidemment Dieu lui a inspirée : le rejet d'Israël serait un détriment pour Dieu lui-même. Moïse exprime cela en avançant trois arguments décisifs, dont le Lectionnaire, je ne sais pourquoi, a omis le deuxième.

« Pourquoi ta colère s'échaufferait-elle contre ton peuple ? ». Moïse rappelle que Dieu a choisi Israël déjà pécheur en Égypte pour en faire son peuple et que lui, Moïse, n'y est pour rien. Aussi lui dit-il « ton peuple, celui que tu as fait sortir d'Égypte », et que « la vigueur de ton bras et la puissance de ta main » a facilement délivré. Donc, si Dieu oublie le péché d'Israël, il ne devra pas détruire sa propre œuvre, et gardera intact son Plan de Salut. C'est le 1<sup>er</sup> argument.

- v. 12 (omis) : Si Dieu rejetait son peuple, il se déshonorerait aux yeux des Égyptiens qui nieraient son amour envers son peuple ; mais, en ménageant son peuple, il sauvegarde la gloire que les Égyptiens lui ont reconnue. Tel est le 2<sup>ème</sup> argument.
- v. 13 : « Souviens-toi d'Abraham ... ». Aux patriarches, qui sont la racine d'Israël, Dieu a fait le serment de maintenir éternellement leur descendance. Moïse rappelle ce serment en reprenant les paroles même de Dieu, qui promettaient une descendance céleste et une terre céleste (2<sup>e</sup> de Carême C) que le péché ne peut atteindre. Si Dieu détruit Israël à qui cette descendance et cette terre seront données, comment sa Promesse s'accomplirait-elle ? Dieu se parjurerait-il et renierait-il les Patriarches ? Si donc le Seigneur renonce à rejeter Israël, il sauvera son serment et tout ce qu'il a fait et promis. Tel est le 3<sup>ème</sup> argument.

Chacun des trois arguments pouvait déjà disposer le Seigneur à agréer l'intercession de Moïse, mais l'union des trois, la délivrance de l'Égypte, la moquerie des Égyptiens, le serment fait aux patriarches, renforce la plaidoirie de Moïse en faveur de la gloire du Seigneur. Si donc Dieu épargne son peuple, il sortira grandi du désastre causé par le péché du veau d'or.

- v. 14 : « Et le Seigneur renonça au mal ... ». Dieu agréa l'intercession de Moïse : il renonce à détruire son peuple, sa gloire calmant sa justice, supportant le péché, maintenant son Plan de Salut, et se préparant à accorder son pardon. Car Dieu ne pardonne pas encore. Moïse le constate. Aussi, descendant de la montagne, il châtiéra le peuple, après avoir brisé les Tables de la Loi, puis, dans la pénitence, il intercédéra trois fois encore, et c'est seulement après que le peuple aura construit le Tabernacle dans l'affliction et le deuil que Dieu pardonnera. Il est ainsi révélé à Israël qu'il faut une repentance sérieuse pour obtenir le pardon divin.

## Conclusion

Quand on en reste à la justice de Dieu, il n'y a, comme solution au péché, que le rejet du pécheur. Mais, quand on cherche la gloire de Dieu, la miséricorde divine introduit le pécheur dans le Plan de Salut, pourvu que le pécheur reconnaisse les droits de la justice de Dieu, s'accuse sans se trouver d'excuses, et trouve un intercesseur. L'intercesseur joue un rôle important, tant auprès de Dieu qu'auprès de l'homme : auprès de Dieu, en lui rappelant que sa gloire est le salut du pécheur et auprès de l'homme qui pourrait présumer du pardon divin ou aller jusqu'à désespérer de son état. Par l'intercesseur, en effet, le pécheur voit qu'il n'a aucun droit au pardon, il peut espérer le pardon, et il sait si son péché est pardonné ; il découvre aussi l'attitude qu'il doit avoir devant Dieu et qui lui révèle l'intercesseur, comme nous le voyons dans l'intercession de Moïse : s'accuser sans avancer d'excuses, dire que l'on mérite le châtement, chercher la gloire de

Dieu, s'abandonner à sa miséricorde. Il apprend ainsi le vrai sens de la pénitence en ce qui concerne l'espérance du pardon : non pas se morfondre de se voir pécheur, mais se tourner avec confiance vers Dieu, non pas rechercher son bonheur et sa satisfaction, mais chercher l'honneur et la satisfaction de Dieu.

À partir de la solution apportée au péché du veau d'or, l'intercession en Israël va prendre une dimension importante et même institutionnelle. Elle sera exercée dorénavant par la tribu de Lévi et spécialement par le sacerdoce d'Aaron qui sera établi par Dieu à la fin de la construction du Tabernacle. C'est pourquoi, tout au long de l'histoire d'Israël, le sacerdoce d'Aaron offrira des sacrifices, le plus souvent pour les péchés de tous les membres du peuple. Mais l'intercesseur parfait sera Jésus-Christ : non seulement il est humainement sans péché et est toujours exaucé par son Père, mais lui seul prouve, par sa présence, que le pardon n'est pas dû mais est donné gratuitement, et lui seul a reçu d'enlever les péchés par sa miséricorde, de satisfaire à la justice divine, de se faire un peuple agréable à Dieu, de réussir le Plan de Salut, de procurer la gloire de Dieu, de sanctifier les pécheurs en leur donnant la vie divine par la Saint-Esprit. De la sanctification, ce texte souligne son rétablissement qui exige la dissolution causée par le péché, rétablissant par le recours à la médiation du Christ, car le Christ continue d'intercéder auprès de son Père. Même le péché peut être l'occasion d'une plus humble et confiante union au Seigneur.

## Épître : 1<sup>ère</sup> à Timothée 1,12-17

### I. Introduction

De cette lettre de Paul, lue uniquement en cette année C, nous aurons encore deux extraits, les deux dimanches suivants. Elle traite de sujets semblables à la deuxième à Timothée et à celle de Tite. Toutes trois ont été écrites par un des secrétaires de Paul arrivé à la fin de sa vie. L'Apôtre a déjà choisi Timothée et Tite comme successeurs, et c'est pourquoi ces trois épîtres envisagent principalement la structure hiérarchique de l'Église, structure qui se développera par la suite. Il a toujours affaire à des communautés chrétiennes influencées par la gnose païenne, à laquelle le judaïsme hellénistique n'échappe pas non plus ; aussi insiste-t-il beaucoup sur « la saine doctrine » et « le dépôt de la foi », que Timothée et Tite doivent veiller à garder intacts, en reprenant les faux enseignants. La 1<sup>ère</sup> à Timothée peut se diviser ainsi :

#### Adresse (1,1-2)

##### A. Bon ordre dans l'Église (1,3 - 2)

1) Préservation de l'Évangile du Salut (1,3-20)

2) Conduite des assemblées (2)

##### B. Organisation de l'Église (3 - 4)

1) Choix des ministres (3)

2) Affermissement de la saine doctrine (4)

##### C. Encouragement à l'Église (5 - 6)

1) Soutien apporté à tous (5)

2) Incitation aux services humbles (6)

Après l'adresse, Paul rappelle le danger et la vanité des faux docteurs qui ont perdu le vrai sens de la Loi. Vient alors notre texte. Paul rend grâce à Dieu de l'avoir choisi pour annoncer l'Évangile : lui, le pécheur, a reçu la révélation du Salut annoncé par la Loi bien comprise et apporté par Jésus Christ. Dès lors, Timothée, doit, à son tour, à la fois redresser et reconforter les membres de l'Église. Celui qui s'estimait irréprochable selon la Loi était en fait un grand pécheur ; c'est la miséricorde de Dieu qui l'a éclairé et sauvé.

## II. Texte

### 1) La grâce du Christ pour le plus grand pécheur (v. 12-14)

- v. 12 : « Je suis plein de reconnaissance pour celui qui me donne la force », littéralement « J'ai (à rendre) grâce à celui qui m'a rendu puissant ». Le terme « être puissant, ἐνδυναμόω » s'applique au Saint-Esprit qui transforme et fait agir ; il est employé pour désigner les miracles. Celui qui l'a renouvelé par le Saint-Esprit, c'est « Christ Jésus notre Seigneur ». Habituellement, dans ses autres épîtres, Paul rend grâce par Jésus Christ à Dieu ou Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, mais ici il évoque sa conversion au Christ par qui il a reconnu le vrai Dieu, lui, le juif et le pharisien instruit qui pensait bien le servir. Il dit « notre » Seigneur, parce que Jésus est le Seigneur de tous. Il en souligne l'humanité par le terme de « Jésus », la messianité par celui de « Christ », la divinité en même temps que la résurrection par celui de « Seigneur ».

« Car il m'a fait confiance », littéralement « parce qu'il m'a considéré fidèle ». « Faire confiance à quelqu'un », c'est « oser s'en remettre à lui pour exciter son dévouement », mais « le considérer fidèle », c'est « juger qu'il est capable d'agir fidèlement ». Le Lectionnaire voit une générosité encourageante, le texte y voit une capacité donnée auparavant. Paul reconnaît l'une ou l'autre à la fonction que Jésus lui a donnée : « en me chargeant du ministère », littéralement « en me plaçant pour le ministère ». Il n'évoque pas seulement le jour où il est entré dans le groupe des douze, mais aussi le moment de sa conversion où Jésus lui-même l'a chargé de l'apostolat au même titre que les autres apôtres.

- v. 13 : « Moi qui autrefois étais blasphémateur ». Paul souligne le contraste entre ce que Jésus a fait de lui et ce qu'il était par lui-même : d'une part puissant, fidèle, ministre, de l'autre blasphémateur, persécuteur, insulteur. Plus que les coreligionnaires de son peuple, Paul a travaillé pour la Loi et contre le Christ (Ga 1,13-24 ; Ph 3,4-7), et c'est pourquoi il a fait plus de mal au Christ et même à la Loi que tous les autres. « Blasphémer, persécuter, insulteur » sont, en effet, des péchés très graves, déjà condamnés par la Loi, et pourtant il les commettait au nom de la Loi. Il avoue donc qu'il connaissait mal la Loi.

« Mais le Christ m'a pardonné », littéralement « mais j'ai obtenu-miséricorde ». Paul indique d'abord la miséricorde de Dieu avant de dire pourquoi elle a eu pitié de lui. Ni la Loi, ni sa fidélité à la Loi, ni la prédication des apôtres et la vie des chrétiens, ni la connaissance du Christ dont il s'était enquis ne l'ont éclairé et touché, mais uniquement Dieu ou, comme le Lectionnaire le suppose en référence à sa conversion, le Christ lui-même (terme ajouté) : Celui-ci aurait pu agir selon sa justice, mais il l'a fait seulement par sa miséricorde, et sa miséricorde l'a justifié. C'est pourquoi, comme Paul l'a souvent dit, dans le Christ, c'est par sa miséricorde que Dieu rend juste. Paul n'ignorait pas que dans l'Ancien Testament la miséricorde suspendait parfois la justice de Dieu (voir notre 1<sup>ère</sup> Lecture), mais l'une et l'autre étaient réparés, la miséricorde faisant suite à la justice effective ou menaçante. Dans le Christ, Paul a découvert que la justice était au service de la miséricorde.

« Ce que je faisais, c'était par ignorance, car je n'avais pas la foi », mais littéralement on a, plus succinctement et plus complètement : « parce que, ignorant, j'ai agi dans l'incroyance ». Le Lectionnaire dit que la cause de son ignorance est l'absence de foi dans le Christ, mais le texte dit que la cause de la miséricorde de Dieu à son égard est l'ignorance et l'incroyance. Certes, le Lectionnaire ne veut pas dire que Paul trouve

une excuse à son péché ; il veut dire que la miséricorde a pu agir parce qu'il était sincère et non de mauvaise foi dans son ignorance ; la miséricorde ne peut pas, en effet, consacrer la mauvaise foi. De plus, le Lectionnaire attribue l'ignorance au manque de foi au Christ : « j'ai agi par ignorance parce que je ne croyais pas au Christ », mais le texte dit l'inverse : « j'ai agi en incroyant parce que j'ignorais le Christ ». En fait, le texte dit plus que tout cela :

- a) L'ignorance et l'incroyance sont la cause de la miséricorde de Dieu, non pas dans le sens qu'elles ont provoqué la venue de la miséricorde, mais en ce sens que la miséricorde s'est estimée davantage nécessaire à cause de l'ignorance et de l'incroyance si déplorables. La miséricorde s'est donc révélée bien grande pour combler un tel ignorant et un tel incroyant.
- b) L'ignorance ne porte pas seulement sur le Christ et la foi, mais aussi sur la conduite pécheresse de Paul. Celui-ci pensait qu'il agissait bien, qu'il connaissait le Christ et avait la vraie foi, mais il ne savait pas qu'il agissait mal, qu'il avait une fausse connaissance du Christ, et qu'il n'avait pas la foi que Dieu voulait. Par conséquent il ignorait aussi qu'il avait besoin de la miséricorde de Dieu.
- c) L'ignorance et l'incroyance de Paul n'expriment pas seulement qu'il agissait en toute sincérité, mais aussi qu'il ne pouvait pas agir autrement qu'il ne l'a fait. Elles soulignent donc qu'il était incapable d'en sortir par lui-même et que seule la miséricorde du Christ pouvait le sauver.

Si nous réfléchissons à ce qui en découle, nous pouvons dire trois choses :

- a) L'ignorance est un mal grave, car elle empêche la foi. Celle-ci, en effet, est une réponse à la Révélation, ici à la Révélation du Christ correctement connue.
- b) L'ignorance et l'incroyance de Paul l'ont amené à participer au meurtre du Christ. Son triple péché, en effet, était la haine du Christ, et, comme disait Jean, « celui qui hait son frère est un meurtrier » (1 Jn 3,15).
- c) La connaissance de la Loi et sa pratique irréprochable perdent leur valeur et leur utilité, quand elles ne conduisent pas au Christ. Ainsi, la foi juive comme la foi païenne peuvent devenir meurtrières du Christ.

- v. 14 : « Or la grâce de notre Seigneur a été encore plus forte », traduction qui indique l'intensité, alors que le texte parle de croissance et de débordement : « La grâce a suramplifié » (ὑπερπλεονάζω), c.-à-d. a augmenté sans cesse, surmontant tout. Cette grâce, c'est la puissance du Christ, la fidélité, le ministère, le pardon, l'illumination. Et elle a suramplifié « avec la foi et l'amour en Christ Jésus ». Ce n'est pas seulement la foi et l'amour de Paul pour le Christ, c'est aussi, comme la Vulgate le précise, la foi et l'amour « qui sont » dans le Christ Jésus et que celui-ci donne. Par cette union de la foi et de la charité, Paul souligne que la foi ne suffit pas, mais que la charité, qui s'exprime par l'obéissance à l'Évangile, est nécessaire. De plus, la foi est le commencement et la base de la vie chrétienne, et la charité en est le sommet et la perfection.

## 2) La même grâce du Christ pour tous les pécheurs (v. 15-17)

- v. 15 : « Voici une parole sûre ... sans réserve », littéralement « Fidèle est la parole, et digne de tout accueil ». Le premier membre de l'expression regarde Dieu, le deuxième regarde l'homme :
  - a) « Fidèle est la parole ». « Fidèle » dit plus que « sûr », car il exprime la constance, la perpétuité, et pas seulement la solidité et l'assurance. Ainsi, le salut des hommes, dont Paul va parler, est, du côté du Christ, assuré et toujours proposé.
  - b) « Digne de tout accueil » : Tout pécheur, dans quelque état misérable qu'il soit, peut se dire que le salut est pour lui et correspond tout à fait à son état.

« Le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs ». Jean emploie cette expression pour exprimer l'Incarnation du Fils de Dieu, et donc révéler que c'est par son humanité que le Fils de Dieu sauve. Mais ici, Paul insiste sur l'humanité du Christ, comme il le dira expressément plus loin, en 1 Tim 2,5 (dimanche prochain). Cette médiation est à la fois unique et nécessaire, puisqu'elle sauve. Moïse n'est qu'une figure du Christ : il fut seulement l'instrument passager de Dieu qui sauvait momentanément, et il ne peut faire entrer Israël en Terre Promise. Le Christ, au contraire, sauve lui-même tous les hommes de tous les temps et pour toujours, et les fait entrer dans le Royaume de Dieu. Et ce salut du Christ n'est pas terrestre comme celui passant par Moïse, il est céleste, transformant l'homme comme il a transformé Paul.

« Et moi, le premier, je suis pécheur », littéralement, Paul se place plus parmi les pécheurs : « dont je suis, moi, le premier ». Il n'est pas faux de voir dans « premier » le plus grand, par référence à ce qu'il a dit ci-dessus : celui qui a surpassé tout le monde par son péché d'hostilité au Christ, d'ignorance et d'incroyance. Mais « premier » veut plutôt dire autre chose : c'est le plus important, le plus influent, la tête de file, et il est lié à « dernier » (voir 25<sup>e</sup> Ordinaire B, p. 11 ; 22<sup>e</sup> Ordinaire C, p. 4-5). Paul avoue son orgueil et sa désobéissance, identiques à la faute d'Adam qui a entraîné le genre humain dans l'état de péché. Il ne songe pas seulement au nombre de gens qu'il a entraînés dans sa rage et dans son hostilité au Christ, il songe plus profondément à la qualité de son péché, d'autant plus grave, maintenant qu'il le voit, qu'il avait la lumière de la Loi et qu'il a touché directement au Corps ecclésial du Christ ressuscité. C'est la grâce du Christ qui a révélé à Paul la gravité de son péché dans l'ordre de la solidarité humaine, contenue en Adam et assumée par le Christ. Cette révélation l'a jeté dans une profonde humilité qui lui a fait prendre la dernière place et avouer publiquement son indignité.

- v. 16 : « Mais, si le Christ m'a pardonné », littéralement c'est de nouveau : « j'ai obtenu miséricorde ». Au v. 13, Paul avait avoué sa culpabilité, qu'il faisait suivre de la miséricorde du Christ à son égard. Ici, il redit la même chose, mais pour tous les pécheurs. Une expression est en effet omise par le Lectionnaire au début du verset : « à cause de ceci » qui peut avoir deux sens :
- a) Soit en référence à ce qui suit : « C'est pour ce que je vais dire que j'ai obtenu miséricorde, à savoir qu'en moi, le premier, Jésus ... ». C'est le sens pris par le Lectionnaire : « c'est pour que je sois le premier ... ».
  - b) Soit en référence à ce qui précède : « À cause que (διὰ τοῦτο...) je suis le premier des pécheurs, j'ai obtenu miséricorde afin que (... ἵνα), en moi, le premier, Jésus ... ». Le « à cause de » correspond alors au « parce que » du v. 13 qui a le même aveu de Paul et qui est la cause pitoyable de la miséricorde. Le « afin que » indique en plus le but de la miséricorde. C'est comme si Paul disait : « Parce que je suis le premier des pécheurs, j'ai obtenu miséricorde afin que je sois aussi le premier à être sauvé ».

Ce deuxième sens me semble plus juste, parce qu'il unit le v. 15 et le v. 16, et que cette union reprend celle du v. 13. Mais le premier sens est plus facile à comprendre, les deux « le premier » unissent suffisamment les v. 15 et 16.

« C'est pour que je sois le premier en qui toute générosité se manifesterait », littéralement « afin qu'en moi, le premier, Jésus Christ démontrât toute sa patience ». Le Lectionnaire signale la manifestation de la générosité du Christ et montre le grand bienfait qui attend les pécheurs ; le texte signale la preuve de la patience du Christ et montre la délivrance sur laquelle les pécheurs peuvent toujours compter. Ces deux sens font partie de la miséricorde, car elle ne cesse de promettre et d'appeler. Paul a

bénéficié d'une façon extraordinaire du Salut du Christ, car premier par son péché, il l'est aussi devenu par la grâce. « Je devais être le premier exemple », littéralement « en vue d'être l'ébauche », c.-à-d. le modèle du sauvé que Jésus montre à tous les hommes pour qu'ils acceptent son Salut. De même que Jésus lui a révélé l'abîme du péché dans lequel il était tombé, ainsi Jésus l'a choisi et lui a révélé l'abîme de la grâce par laquelle il a été transformé. Mais, si Paul est le modèle voulu par Jésus, il ne l'est pas effectivement de n'importe qui, mais « de ceux qui croiraient dans le Christ pour la vie éternelle ». Il faut, outre la repentance, la foi pour recevoir librement et donc d'abord percevoir la grâce que Paul a reçue. Le Salut implique toujours le libre consentement de l'homme.

Quand donc Paul dit qu'il est le premier en qui Jésus Christ a révélé sa grâce, il veut dire qu'il est la brèche par laquelle le Salut du Christ, qui a supporté son péché avec patience, se déverse sur les croyants, ou encore, il est l'exemple, le modèle, l'exemplaire de tous les croyants, afin que ceux-ci acceptent de se laisser transformer par la grâce du Christ.

- v. 17 : « Honneur et gloire ». Paul a attribué le mal à lui seul : « Je suis, moi, le premier des pécheurs », et il a attribué le salut à Jésus Christ : « En moi, le premier, Jésus Christ l'a manifesté ». Il l'avait exprimé plusieurs fois depuis le v. 12. Il y revient maintenant, en exprimant plus explicitement sa louange par une doxologie adressée à Dieu. La doxologie, en effet, souligne que tout vient de Dieu et retourne à Dieu. Il donne trois qualificatifs à Dieu :

- a) « Au Dieu unique », mais littéralement c'est « au seul Dieu ». « Unique, εἷς » porte sur l'excellence et signifie qu'il n'y a personne d'autre comme lui, incomparable, sans égal ; tandis que « seul, μόνος » porte sur l'existence et signifie qu'il n'y a personne d'autre que lui, excluant les autres. Paul veut donc dire que le Salut vient de Dieu seul et non de la Loi.
- b) « Invisible », c.-à-d. qui ne peut être perçu et connu en lui-même. Cela signifie qu'on ne peut pas s'arrêter au Salut ni à la Loi ni à la parole de Dieu ni à l'Évangile, mais que l'on doit, à partir d'eux, remonter à Dieu, sinon la parole de Dieu elle-même peut égarer, comme Paul en a eu l'expérience.
- c) « Immortel », littéralement « incorruptible », c.-à-d. qui demeure éternellement, qui ne change pas, qui est toujours le même. Mais cela veut dire aussi que nos pensées et nos sentiments, qui sont corruptibles et changeants, peuvent corrompre l'idée qu'il faut se faire de Dieu, que le Christ peut être mal connu et compris, que la Loi et l'Évangile, et le Salut peuvent être malheureusement mis en contradiction, comme Paul encore l'avait fait.

## Conclusion

Si Paul a été sauvé, ce n'est pas à cause de ses mérites, ni de sa sincérité pourtant si appréciée de Dieu, car ils l'ont mené à l'incroyance et à l'hostilité à l'égard du Christ. Son Salut est dû à la miséricorde du Christ qui s'est manifesté à lui dans l'humble attitude de son Église persécutée, et cela au plus fort de sa rage contre lui. Paul y a certes répondu, mais même son repentir est dû à la miséricorde du Christ ; de même aussi sa transformation, sa fidélité, son ministère, sa charité, il les doit à la miséricorde de son Sauveur. Du coup, même son péché, son ignorance, son incroyance, son faux sens de la Loi et de la foi furent portés et supportés patiemment par la même miséricorde. Et c'est encore par celle-ci qu'il est le premier et le modèle des croyants, comme il le fut par son péché. Tout vient donc, d'une façon ou d'une autre, de Dieu seul, manifesté dans le Christ Jésus. Dès lors, en louant Dieu dans sa doxologie, Paul rappelle, à nous comme à Timothée, que la vie chrétienne doit être une louange à Dieu, comme elle le sera éternellement dans le Ciel.



On comprend aussi pourquoi Paul parle de lui-même, et dans quel sens il fait parfois de même dans ses épîtres. Il ne le fait pas pour se vanter, comme certains, un peu déçus de la vie chrétienne qu'ils vivent, le lui reprochent avec une certaine pointe de jalousie ; car – il le dit lui-même – il a simplement reçu la même grâce du Salut que Dieu donne à ceux qui croient au Christ. S'il parle du ministère, c'est parce qu'il s'adresse à Timothée évêque ; tout le reste est propre à chaque chrétien. D'ailleurs, chaque chrétien a aussi un service particulier, même le malade ou le prisonnier. De plus, si telle grâce (et donc tel ministère, tel saint) paraît plus grand ou plus petit aux yeux de l'homme, en soi, la plus petite grâce a une valeur infinie parce qu'elle est divine, et, avec bonheur, est parfaitement adaptée à celui qui en vit. Donc, ce n'est pas pour se vanter que Paul dit ce qu'il est devenu, c'est parce que le Christ le lui a demandé, lui a dit de révéler aux autres ce qu'il ferait aussi en eux. Paul montre d'ailleurs, dans notre texte : 1° que c'est le Christ qui a tout fait en lui et qui doit être vu en lui, et 2° que l'exemple qu'il est devenu par le choix et l'action du Christ prouve que les pécheurs peuvent espérer leur salut dans le Christ, et que les sauvés doivent leur salut au Christ seul. C'est peut-être pour remplir ce rôle que Paul a été choisi par Jésus après son Ascension : Pierre et les Onze sont des croyants témoins du Christ terrestre, Paul est l'incroyant devenu témoin du Christ céleste. Le collègue des apôtres est ainsi le garant de la miséricorde surabondante de Dieu, manifestée par le Christ Jésus.

## Évangile : Luc 15,1-32

### I. Contexte

Nous sommes toujours en Samarie, où Jésus entreprend de révéler l'Esprit de Dieu dont il vit, et corrige les déviations de l'esprit de l'homme, qui empêchent d'entrer dans l'Économie nouvelle et le Royaume de Dieu. Dans l'évangile de dimanche dernier, Jésus révélait qu'il ne voulait pas de disciples qui épargnent leur vie selon la chair, mais des disciples selon son Esprit, qui, jusqu'au bout, marchent sur ses traces. Pour cela, ceux qui le suivent doivent se centrer sur lui et renoncer à tout, y compris et surtout à eux-mêmes. Aujourd'hui, une autre rectification est demandée : la correction de l'attitude à la fois erronée et insuffisante des justes envers les pécheurs. Pour bien la comprendre, nous ne devons pas oublier que, dans notre texte, Jésus est central.

Des trois paraboles que Jésus donne, la troisième a reçu un meilleur sens depuis le Concile Vatican II parce que la deuxième partie, celle concernant le fils aîné, a été ajoutée au Lectionnaire. Mais l'explication qu'on en donne ou bien omet l'essentiel ou bien le considère comme secondaire. En effet, si, avant le Concile, on s'en tenait à l'enfant prodigue pénitent et pardonné par le Père, après le Concile on s'arrêtait au fils aîné plus coupable que le fils cadet, puis on en est venu à insister sur le Père miséricordieux. Ces trois sens ne sont évidemment pas faux, mais ils sont insuffisants et laissent de côté le point essentiel que Jésus veut enseigner et que nous avons déjà remarqué la fois dernière. Plutôt que d'analyser un à un les versets de ces trois paraboles ou plutôt de cette triple parabole – car le texte dit au singulier : « cette parabole » (v. 3) – voyons principalement leur sens général et ce qu'elles enseignent de primordial. Comme les deux premières se ressemblent, divisons notre texte en deux parties.

### II. Texte

#### 1) À propos d'une brebis et d'une drachme perdues (v. 1-10)

- v. 1-3 : Ces versets servent d'introduction aux trois paraboles. Ils ont été expliqués au 4<sup>e</sup> de Carême C, mais ce qui y avait été considéré, c'était seulement l'attitude des pécheurs et des pharisiens. Voyons aujourd'hui en quoi Jésus est mis en cause par les pharisiens. Ceux-ci lui reprochent : « Cet homme », littéralement « Celui-ci » (voir 22<sup>e</sup>

Ordinaire C, p. 5, v. 9), pronom démonstratif qui désigne clairement Jésus. « Fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux ». Laissons pour une autre fois le motif du repas que les pharisiens avancent et voyons seulement l'accueil des pécheurs par Jésus, qui est le principal objet des trois paraboles. Si les pharisiens font ce reproche, c'est parce qu'ils sont sûrs que Jésus ne devrait pas se comporter ainsi, et qu'eux-mêmes agissent autrement. Ils veulent se comporter envers les pécheurs selon la Loi, mais ils le font mal parce qu'ils n'ont pas le vrai sens de la Loi. En effet, s'ils croyaient que Jésus est le Messie annoncé par la Loi, ils approuveraient Jésus et se réjouiraient du pardon que Dieu avait promis par les Prophètes. Mais « ils murmuraient » (διαγογγύζω), dit l'évangéliste, comme le faisaient les fils d'Israël au désert parce que Dieu n'agissait pas envers eux selon leur désir charnel. Ici aussi, les pharisiens pensent que Jésus, en accueillant les pécheurs, non seulement n'agit pas selon la Loi mais, de plus, reproche leur attitude. Ils ne se rendent pas compte que, dans une circonstance semblable, Moïse avait intercédé pour Israël pécheur, car ils s'imaginent que le véritable Israël doit être nécessairement juste, qu'eux seuls, parce qu'ils sont justes, sont Israël, et que les pécheurs s'en excluent. Ils sont convaincus – car ils ne questionnent pas – jusqu'à être dédaigneux – car ils ne s'adressent pas directement à Jésus – que celui-ci devrait s'en prendre aux pécheurs et ne pas faire cause commune avec eux. Ils ressemblent à Paul ignorant et incroyant avant sa conversion : il forçait par la violence les judéo-chrétiens à revenir au sein du judaïsme, lui qui s'estimait juste et irréprochable selon la Loi, alors qu'il était le premier des pécheurs devant le Christ.

Usant de la miséricorde envers eux, comme envers Paul, Jésus entreprend de les éclairer, en leur adressant les trois paraboles, car, si les pécheurs et les publicains qui l'entourent en seront aussi instruits, c'est surtout à ses accusateurs qu'il s'adresse.

- v. 4-10 : Un homme et une femme, ayant perdu une part de leurs biens, ne s'occupent plus de ce qu'ils ont conservé, cherchent activement et patiemment ce qu'ils ont perdu, le retrouvent, le réintègrent à leur possession, et invitent leurs amis et voisins à participer à leur propre joie. L'essentiel de ces paroles se voit immédiatement : ce n'est pas la chance qu'ont les biens perdus d'être récupérés qui est soulignée – c'est trop évident –, c'est la joie de l'homme et de la femme, et leur sienne joie à laquelle ils convient amis et voisins. Dans la 3<sup>ème</sup> parabole, ce sera donc aussi la joie du Père qui sera l'essentiel. Comme on le voit clairement ici, le père ne dira pas, comme on le dit par manque d'attention : « Réjouissez-vous avec mon cadet perdu et trouvé, mort et maintenant vivant », mais : « Réjouissez-vous avec moi ».

Ainsi en est-il de Dieu agissant par le Christ et l'Église qui représentent cet homme et cette femme ; c'est justement parce que l'Église se comporte comme le Christ que ces deux paraboles sont semblables. Si Dieu est triste à la vue des pécheurs, c'est parce qu'ils sont perdus pour lui, parce que c'est lui qui a subi un détrimement. Remarquons à ce propos que sur les huit fois où l'on a le terme « perdre » pour les trois paraboles, il est dit 3x que l'homme et la femme « ont perdu », à l'actif, (les cinq autres fois, le verbe est à l'actif avec le sens réfléchi) ; de même, le terme « trouver » (εὐρίσκω) est employé huit fois : 6x à l'actif et 2x au passif. C'est Dieu qui perd et qui trouve parce que cela le concerne. Le terme « perdre, ἀπόλλυμι » à l'actif est très fort, car il signifie que Dieu a échoué, que lui, le Tout-Puissant, a raté, à cause de l'homme libre. On comprend mieux alors l'attitude de Jésus : il a été envoyé pour réparer cet échec, récupérer ce que Dieu a perdu ; c'est même sa divinité qui est ici suggérée, car, si c'est Dieu qui a perdu, personne d'autre que lui ne peut retrouver et ramener à lui. La préoccupation de Jésus en venant sur la terre, c'est essentiellement de contenter, de réjouir son Père, ce qui du même coup est tout à l'avantage des hommes.

Jésus accueille donc les publicains et les pécheurs, parce que son Père les a perdus et qu'en les convertissant à lui, il procure la gloire de son Père. C'est à cette même attitude qu'il invite les pharisiens et les scribes, représentés par les amis et les voisins : qu'eux aussi renoncent à leur justice selon la Loi, Loi qu'ils comprennent malheureusement comme uniquement faite pour le bien de l'homme ; et qu'ils cherchent à réjouir Dieu, en se réjouissant avec lui qui veut ramener les pécheurs au Père, car cette joie est celle de Dieu. Si les justes doivent, par et avec Jésus, chercher avant tout la gloire de Dieu dans la conversion des pécheurs qui l'ont offensé et attristé, les pécheurs également, comme on l'a vu de la part de Moïse pour Israël, doivent se convertir avant tout pour glorifier Dieu qu'ils ont offensé et attristé. Si les justes et les pécheurs n'agissent pas ainsi, les justes ne sont plus justes devant Dieu comme Jésus l'enseigne et agit, et les pécheurs ne sont pas devant Dieu comme ils doivent l'être pour obtenir son pardon. Jésus, lui, ne changera pas d'attitude et proposera, aux uns et aux autres qui sont injustes, sa miséricorde, parce que c'est par elle qu'il procure la gloire de Dieu et justifie les pécheurs. Tout cela est mieux mis en évidence dans la troisième parabole.

## 2) À propos du cadet perdu et de l'aîné perdant (v. 11-32)

Pour une explication détaillée, voir 4<sup>e</sup> de Carême C. Restons à l'essentiel indiqué par les deux paraboles précédentes : la joie du père de retrouver son cadet, et l'invitation qu'il fait à son aîné de se réjouir avec lui. Nous avons 8x « perdre » et 8x « trouver », tous deux appliqués, ici, au fils cadet. Mais nous avons 12x « le père », et 10x « se réjouir plus festoyer », ce qui montre de nouveau que l'essentiel de la parabole est la joie de Dieu.

Voyons d'abord le détriment et la tristesse du père, provoqués par le cadet. Le péché de celui-ci n'est pas seulement ni avant tout d'avoir dilapidé les biens qu'il a reçus de son père, ni de s'être dévergondé dans les plaisirs du monde, c'est d'avoir quitté son père, de ne pas se plaire auprès de son père, d'avoir déshonoré son père devant les hommes, d'avoir porté atteinte à l'identité du père, car, quand un fils dénature la vie qu'il a reçue de son père, ne le dénature-t-il pas, lui ? Il y a ensuite le détriment et la tristesse du père, provoqués par le fils aîné, non seulement par le refus de se réjouir du retour de son frère, mais par un péché commis auparavant. En effet, il est certes juste extérieurement selon la Loi, puisqu'il est resté auprès de son père, qu'il a travaillé au champ de son père, et qu'il a toujours été « au service du père sans jamais désobéir à ses ordres » (v. 29), mais, par son cœur, il est loin de son père, il ignore la sollicitude de son père puisqu'il se plaint de n'avoir pas reçu de lui « un chevreau pour festoyer avec ses amis », il préfère la compagnie de ses amis à celle de son père, et il trouve indigne de lui-même l'accueil joyeux que son père a fait de son mécréant de fils (v. 30). Au fond, lui aussi ne se plaisait pas auprès de son père, ne voyait pas son avantage d'avoir tout chez son père, cherchait à se prouver à lui-même qu'il était juste, n'obéissait pas à son père pour le réjouir, mais pour mettre sa fierté dans ses propres actes ; il attristait donc son père par l'indifférence et l'inattention à son égard, il méconnaissait en son père sa valeur de père ; car, quand un fils consacre la vie qu'il a reçue de son père à satisfaire uniquement son cœur égoïste, le père est-il encore considéré comme père ? En s'adressant à lui, il ne l'appelle même pas « père ». Il n'est donc pas étonnant qu'il se mette en colère et ne veuille pas entrer dans la maison du père qui lui devient étrangère.

Voyons maintenant la joie du père lors du retour du fils cadet. Son retour n'est pas dû essentiellement à la misère et à la faim qui le tenaille, comme on se plaît souvent à le dire, ni au désir de remplir son ventre et d'avoir une vie heureuse. Sa misère a seulement été l'occasion de songer à son père, de découvrir la bonté de son père. En effet, il prononce 4x le nom de « père » (3x en lui-même et 1x à son père), il dit chaque fois qu'il veut être auprès de son père et qu'il a péché contre son père, il suit sans hésiter, malgré son lourd péché, l'attirance qu'il sent pour son père, il veut être traité d'ouvrier parce qu'il a méprisé son père et qu'il n'est plus digne d'être le

fil d'un tel père. Ce dernier point ne se comprend que si l'on admet qu'il veut honorer son père, car il ne lui était pas nécessaire de souhaiter d'être traité d'ouvrier, surtout s'il ne pensait qu'à son ventre ; il lui suffisait d'entendre les conditions données par son père. Sa contribution n'est pas imparfaite. C'est pourquoi le père l'accueille sans lui faire de reproches, court vers lui et l'embrasse, le fait entrer dans sa maison, met tout le monde au service de son fils, l'habille comme un prince, lui offre un grand festin, l'appelle son fils, et tout cela, il le fait pour manifester sa joie. Et il ne cesse pas d'exprimer sa joie à tout le monde : « Mon fils était mort et il est vivant, il était perdu et il est retrouvé », puisqu'il le dira encore au fils aîné (v. 32). Pendant ces festivités, le fils cadet ne dit pas un seul mot, ce qui nous fait comprendre qu'à sa contrition parfaite manquait un point qu'il découvre maintenant : expérimentant la joie débordante de son père, il jette bas son indignité, son intention d'être un ouvrier, et sa crainte d'être trop bien traité, et il accepte simplement de se laisser faire par son père dans le but de ne pas ternir la joie de son père.

Mais il y a aussi la joie du père lors du retour de son fils aîné, car celui-ci était absent et ignorant de la joie de son père, il était occupé à trouver sa joie dans son travail aux champs. Le père n'a pas manqué le retour de son fils cadet, car il l'attendait et épiait sa venue, jour et nuit. Mais le fils aîné, celui qui est chargé de veiller sur les cadets, s'en est désintéressé et désolidarisé ; il s'occupe seulement de ses propres affaires, et manque même les festivités que toute la maison de son père célèbre, et il refuse d'y prendre part. Devant l'attitude de ce fils aîné, le père ne se décourage pas ; au contraire, tout à sa joie de lui faire comprendre l'indifférence de ce fils à son égard, que fait-t-il ? Comme il était sorti de sa maison pour courir vers son cadet et l'accueillir dans sa joie, il sort aussi de la maison commune, que l'aîné s'apprête à quitter, pour l'inviter à se réjouir avec lui et d'y voir son salut. Et, devant l'entêtement de l'aîné à s'en tenir à sa propre façon de voir et de faire, il lui révèle la chance qu'il avait et qu'il a toujours, et que son frère n'avait pas : « Mon enfant, tu es toujours avec moi », c.-à-d. rappelle-toi que tu peux trouver la joie en moi avec qui tu es ; « et tout ce qui est à moi est à toi », c.-à-d. « as-tu oublié que tous mes biens, tout ce que j'ai révélé, ma Promesse, ma gloire, ma joie t'appartiennent ? ». Dès lors, « il fallait bien festoyer et se réjouir, car ton frère que voilà (littéralement « ton frère, celui-ci ») est trouvé » ; c.-à-d. : Puisque celui-ci est mon fils et ton frère, et que je te donne ma joie, il est normal que lui aussi la reçoive. L'aîné va-t-il accepter la joie de son père comme le cadet, et ainsi réjouir son père ? Jésus n'en dit rien, car l'aîné représente les pharisiens et les scribes, rivés à leur propre justice et à leur propre joie, et donc Jésus attend la réponse.

Ainsi en est-il de Dieu agissant par le Christ que représente le père, car en Is 9,5 le Messie est appelé « père du siècle à venir ». L'acteur principal de chacune des trois paraboles, l'homme, la femme, le père, représente d'ailleurs Jésus, puisque celui-ci répond aux pharisiens qui lui reprochent son attitude envers les pécheurs. D'une façon plus précise, Jésus se présente comme Médiateur : il exerce la miséricorde du Père, envers les pécheurs qui sont éloignés de Dieu et envers les pharisiens qui refusent sa Médiation, mais aussi il veut les ramener tous deux au Père pour le glorifier et le réjouir. L'attitude apparemment changeante de Dieu, exprimée par la Médiation de Jésus, tient au passage de l'Économie ancienne, où la distinction justes-pécheurs a été mal comprise tout en étant réelle, à l'Économie nouvelle, où tous doivent être justifiés par Jésus. C'est donc à cette Médiation que Jésus convie les pharisiens et les scribes par leur accord et leur participation, en soulignant que personne n'est juste devant son Père, et que eux et les pécheurs ne pourront être sauvés et vivre ensemble que s'ils cherchent à réjouir Dieu.

## Conclusion

L'Économie nouvelle demande de chercher à réjouir Dieu qui veut sauver tous les hommes pour sa gloire. L'Économie ancienne le disait déjà, mais, à cause du péché qui concentre l'homme sur lui-même, celui-ci voit la parole de Dieu, sa volonté, ses actions, son salut comme des avantages pour son épanouissement. Cette attitude ressemble à celle des enfants et des adolescents qui pensent que leurs parents existent et doivent agir pour eux. C'est le cas dans notre

évangile : ni les pécheurs venant à Jésus ni les pharisiens présents près de lui ne cherchent la joie et la gloire de Dieu. C'est à cette conversion que Jésus invite tous les hommes, les uns d'une façon, les autres d'une autre façon, mais pour le même but. Car Jésus est venu sur terre pour réussir le Plan de Dieu, pour sanctifier son Nom profané en Israël et parmi les Nations. Le salut de l'homme n'est pas « le » but, mais le moyen de procurer la gloire de Dieu, c.-à-d. que c'est en cherchant la gloire de Dieu que l'homme est sauvé. À savoir : le salut de l'homme est aussi un but, puisque Jésus a dit : « Le Fils de l'Homme est venu sauver ce qui était perdu » (Lc 19,10), mais ce salut ne se réalise que s'il est ordonné à la gloire de Dieu. Nous avons vu le premier aspect, le salut de l'homme par la miséricorde de Dieu, au 4<sup>e</sup> de Carême C. Il était nécessaire de considérer le deuxième aspect, plus difficile à comprendre mais plus fondamental : la recherche de la gloire de Dieu par la médiation du Christ miséricordieux. La joie de l'homme sauvé n'est plus alors et seulement la joie qu'il tire du bienfait reçu, elle est la joie même de Dieu, celle qui règne dans le Ciel, comme Jésus l'a dit : « Entre dans la joie de ton Seigneur » (Mt 25,21.23).

Comme pour les deux premières lectures, cette recherche de la joie de Dieu ne peut se faire efficacement et correctement que par la foi en Jésus Médiateur, que par la Médiation du Christ. Il importe de ne pas comprendre de travers cette Médiation. Si nous croyons que Jésus apporte seulement les bienfaits de Dieu à l'homme, Jésus n'est pas Médiateur entre Dieu et les hommes mais uniquement l'ambassadeur, l'Envoyé de Dieu aux hommes. La Médiation implique aussi la relation des hommes à Dieu, l'action de grâce dans la fidélité par laquelle les hommes se donnent à Dieu. Nous le voyons dans la vie même du Médiateur : il est venu de chez Dieu amener l'humanité, puis il est retourné chez Dieu avec son humanité, les deux pour la gloire de Dieu (Lc 2,14 ; Ph 2,11). La Médiation du Christ vise l'union de l'homme à Dieu par celle de Dieu à l'homme. Tout le Plan de Dieu, et déjà avant la création du monde, a été de tout faire pour la gloire de Dieu comme le dit Eph 1,3-14. C'est pourquoi on oublie cela que ces trois paraboles sont vues, sinon exclusivement, du moins principalement, comme un bienfait pour l'homme. Il est donc important pour nous de retenir que Jésus a centré les trois paraboles sur la nécessité de chercher la gloire de Dieu. Ce faisant, nous vivons convenablement la sanctification et donc la mission. C'est en cherchant la gloire de Dieu dans notre vie personnelle que nous sommes sanctifiés par Dieu, et en la cherchant dans l'annonce de l'Évangile aux autres que nous laissons à Dieu la responsabilité de leur salut, qui lui incombe. Le but de la sanctification n'est pas d'être saint à nos propres yeux, tant pour nous-mêmes que pour les autres, c'est que Dieu sanctifie son Nom en nous et en eux, comme nous le disons dans le « Notre Père ». Mais pour cela, il nous faut nous préoccuper sans cesse, comme Jésus, du détriment que Dieu subit par la perte des hommes et par notre infidélité, et chercher à réjouir Dieu dans tout ce que nous faisons. Cette attitude nous guérit du même coup du découragement condamnable ou de l'euphorie trompeuse dans le travail de la sanctification.